L'art de perdre@ Éditions Flammarion.

REVUE DE PRESSE

L'art de perdre

(comment faire ressurgir un pays du silence ?)

ALICE ZENITER - SABRINA KOUROUGHLI

D'après l'Art de perdre, roman publié aux *Éditions Flammarion.*
Texte **Alice Zeniter**
Mise en scène et adaptation **Sabrina Kouroughli**
Collaboration artistique **Gaëtan Vassart**
Dramaturgie **Marion Stoufflet**
Son **Christophe Séchet**
Regard complice **Magaly Godenaire**
avec **Fatima Aibout, Sabrina Kouroughli, Issam Rachyq-Ahrad**

- Spectacle adapté aux salles de théâtre, aux salles de classe, foyer d'un lycée, et destiné aux adolescents **dès 15 ans**.

10 > 29 juillet 2022
à 10h30
au 11 · Avignon, 11 bd Raspail.
Relâches les 12, 19 et 26 juillet.
www.11avignon.com

Durée 1h05

Production Compagnie La Ronde de Nuit ; **avec l'aide** au projet de la DRAC Île-de-France, Ministère de la Culture, de la Spedidam ; **avec le soutien du** CENTQUATRE-PARIS, résidence au Théâtre Gérard Philipe- CDN de Saint-Denis, et au Carreau du Temple-Paris.
Création au **11 · Avignon** du 10 au 29 juillet, Festival d'Avignon.

http://www.larondedenuit.fr/

Service de presse compagnie : Zef
Isabelle Muraour : 06 18 46 67 37 | Samantha Lavergnolle : 06 75 85 43 39
Assistées de Wafa Ait Amer : 07 81 58 50 86 et Margot Pirio : 06 46 70 03 63
contact@zef-bureau.fr | www.zef-bureau.fr

Extraits:

LE PARISIEN:
Coup de cœur: Sabrina Kouroughli signe une adaptation théâtrale fine et délicate du roman d'Alice Zeniter joué au 11.«L'Art de perdre » : pari gagnant. Adapter « L'Art de perdre », sommet littéraire de l'année 2017, sacré Goncourt des lycéens, en une pièce de théâtre de moins d'une heure ? Sacré défi. Mais pari gagnant. Comme dans le roman d'Alice Zeniter, on suit ici Naïma dans sa reconstitution du puzzle familial, avec cette question en filigrane : «Comment faire ressurgir un pays du silence ? » Ce pays, c'est l'Algérie, d'où sont originaires les grands-parents de Naïma. Un pays omniprésent en elle — la couleur de sa peau, la nature de ses cheveux… — mais finalement si abstrait. « Double culture, mon cul », dit-elle crûment. La force du spectacle, joli trio plein de délicatesse, c'est de faire entendre la langue de Zeniter, drôle et précise, percutante et émouvante. Au final, une adaptation intelligente qui recentre le récit sur la transmission. Délicat et important. (Grégory Plouviez),16 juillet 2022

MEDIAPART :
Sabrina Kouroughli, le pays de l'absence.
"Sabrina Kouroughli adapte le très beau roman d'Alice Zeniter en quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille (...) Une fragilité qu'incarne magnifiquement Sabrina Kouroughli de sa voix tremblante formulant l'incertitude et les hésitations d'une jeune femme en perpétuelle construction (...) Au premier plan, Naïma, trente ans, semble avoir trouvé un défouloir idéal en s'épuisant dans une danse aussi solitaire qu'endiablée. Derrière elle, Yema – formidable Fatima Aïbout –, sa grand-mère, la « gardienne du temple », est occupée à broder, assise devant la table en formica vintage sur laquelle est posée une assiette de makrouds qu'on imagine faits maison(...) Alice Zeniter et Sabrina Kouroughli partagent, entre autres choses, un héritage commun. Toutes les deux ont une grand-mère kabyle et analphabète, sachant à peine parler français, toutes deux ont un grand-père harki. Il n'est déjà pas simple d'être de culture musulmane dans une France en plein questionnements identitaires, rajouter en plus le poids des harkis, traîtres ou collaborateurs aux yeux des Algériens, victimes et serviteurs de la nation à ceux de la France, s'apparente à une double peine (...) L'humour qui traverse le spectacle de bout en bout permet de ne jamais tomber dans le pathos." **(Guillaume Lasserre), 1er juillet 2022** Lien de l'article

LE PARISIEN:
"Une bonne adaptation, c'est s'éloigner du livre *(...)* Dans son adaptation, Sabrina Kouroughli a rapidement voulu axé sur la transmission entre la grand-mère et la petite- fille, ce qui est assez peu présent dans mon livre, et l'emmène ailleurs en s'appuyant sur son histoire." **(Alice Zeniter, propos recueillis par Sylvain Merle)** ***7 juillet 2022.*** Lien de l'article

HOTTELLO :
"L'ardente Sabrina Kouroughli porte le propos avec belle élégance, s'interrogeant face public, prenant le spectateur à témoin, à l'écoute des informations dispensées pour les commenter, dansant et s'oubliant un peu, avant de tout ressaisir encore, alerte et allègre, souriante et décidée. La grand-mère Fatima Aibout recèle en elle la dignité de celle qui a

le savoir, l'expérience et la distance, quand le grand-père Issam Rachyq-Ahrad, disparu, garde intacte la volonté responsable qui le motivait. Un spectacle lumineux de sensations mi-figue mi-raisin hissées jusqu'à la paix retrouvée avec soi." **(Véronique Hotte) 28 juin 2022** Lien de l'article

LA TERRASSE : "Sabrina Kouroughli adapte et met en scène le roman d'Alice Zeniter en réunissant Yema, la grand-mère, et Naïma la petite-fille qui reconstitue le puzzle de sa famille et interroge ses racines pour se reconstruire!**" (Catherine Robert) 27 juin 2022** Lien du portrait

IO MAGAZINE:
Un regard juste sur notre histoire collective . Sabrina Kouroughli signe une adaptation de « L'Art de perdre » sous la forme d'une enquête mémorielle et onirique. Entre silence et fantasme, la metteuse en scène campe une Algérie ambiguë, une relation aux origines où rien ne va de soi. La Naïma d'Alice Zeniter (Sabrina Kouroughli) assume une algérianité fébrile et névrosée qui cherche à vocaliser les silences qui l'enveloppent – sur le plateau, le noir domine et spatialise un rituel d'exhumation des mémoires. **(Célia Sadai) 11 juillet 2022** lien

LES TROIS COUPS:
Coup de cœur: Belle infidèle, l'adaptation que propose Sabrina Kouroughli convainc. (...) Si bien interprétée par Sabrina Kouroughli, Fatima Aibout et Issam Rachyq-Ahrad, cet art de perdre se cultive au féminin. On commence par les déboires amoureux de Naïma et par ces remarques que font les oncles sur les filles de la famille. Puis, tout du long, on entendra les mots de ces femmes qui payent pour « les conneries des hommes» : la guerre, la fuite... Sabrina Kouroughli brouille délicatement les frontières entre la fiction de départ et la confidence autobiographique. Invités invisibles de la jeune femme qui danse, pense devant lui, nous partageons ses doutes, sa colère. Le portrait est ici tout en subtilités et en nuances. Et le pari paie. La liberté de l'adaptation nous fait redécouvrir le texte. On l'entend dans sa dimension intime et historique (...) Bref, on a envie de relire le livre! (Laura Plas) 16 juillet 2022 Lien

CHANTIERS DE CULTURE:
Le silence est roi dans L'art de perdre, petite-fille de harki, Naïma ignore tout de ses origines, elle décide de partir à la quête de ses racines. Metteure en scène et comédienne, Sabrina Kouroughli signe aussi l'adaptation de L'art de perdre, le livre emblématique d'Alice Zeniter, prix Goncourt des lycéens. Un spectacle tout en finesse et délicatesse qui avance par petites touches, qui libère maux et mots avec infinie tendresse. Une émotion à fleur de peau pour signifier la douleur de l'exil, d'hier à aujourd'hui, quand la mémoire n'oublie rien mais que le silence masque tout. (Yonnel Liegois) 16 juillet 2022 Lien de l'article

REVUE DE PRESSE

Le Parisien

Critique
Culture & loisirs

«L'Art de perdre», «Courgette», «Oublie-moi»… nos 18 coups de cœur du Festival Off d'Avignon 2022

Des adaptations, c'est tendance, mais aussi des destins et des histoires vraies, des parodies et des seuls en scène de haute volée, voici notre sélection de spectacles à voir jusqu'au 30 juillet.

Avec «L'Art de perdre», Sabrina Kouroughli signe une adaptation théâtrale fine et délicate du roman d'Alice Zeniter jouée au 11. Avignon. *Photo Gaëtan Vassart*

Par Sylvain Merle et Grégory Plouviez

Le 16 juillet 2022 à 14h04

En tout 1 570 spectacles, certains qu'on avait déjà vus, et conseillés d'entrée, et d'autres qu'on est allé découvrir lors de cette foisonnante nouvelle édition du festival Off d'Avignon, celle de la renaissance après les deux années de crise sanitaire. Dans les rues et les salles, le public avide de théâtre est présent en masse depuis les premiers jours. De vrais et francs succès se dessinent déjà. Et des coups de cœur après un peu plus d'une semaine, parmi lesquelles nombre d'adaptations de succès de librairie, la tendance de cette année.

« L'Art de perdre » : pari gagnant

Adapter « L'Art de perdre », sommet littéraire de l'année 2017, sacré Goncourt des lycéens, en une pièce de théâtre de moins d'une heure ? Sacré défi. Mais pari gagnant. Comme dans le roman d'Alice Zeniter, on suit ici Naïma dans sa reconstitution du puzzle familial, avec cette question en filigrane : « Comment faire ressurgir un pays du silence ? » Ce pays, c'est l'Algérie, d'où sont originaires les grands-parents de Naïma. Un pays omniprésent en elle — la couleur de sa peau, la nature de ses cheveux… — mais finalement si abstrait. « Double culture, mon cul », dit-elle crûment.

La force du spectacle, joli trio plein de délicatesse, c'est de faire entendre la langue de Zeniter, drôle et précise, percutante et émouvante. Au final, une adaptation intelligente qui recentre le récit sur la transmission. Délicat et important.

« L'Art de perdre », au 11. Avignon à 10h30

Le Club de Mediapart
Participez au débat

Vendredi 1er juillet 2022 – écrit par Guillaume Lasserre

Sabrina Kouroughli, le pays de l'absence

Profondément affectée par les attentats de 2015 qui la renvoient à ses cheveux bruns, sa peau mate, au silence de son père, à la honte de son grand-père harki, Naïma interroge ses racines et finira par partir à leur recherche en Algérie. Sabrina Kouroughli adapte le très beau roman d'Alice Zeniter en quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille.

L'art de perdre © DR

La profondeur de scène est divisée en trois plans qui sont autant de strates temporelles. Chacun d'entre eux est occupé par l'un des protagonistes du récit à venir. Au premier plan, Naïma, trente ans, semble avoir trouvé un défouloir idéal en s'épuisant dans une danse aussi solitaire qu'endiablée. Derrière elle, Yema – formidable Fatima Aïbout –, sa grand-mère, la « gardienne du temple », est occupée à broder, assise devant la table en formica *vintage* sur laquelle est posée une assiette de makrouds qu'on imagine faits maison. La cuisine est le lieu dans lequel se réunit la famille, le lieu du dialogue, là où l'on se remémore les souvenirs, où on se raconte les traditions autour d'un repas. À l'arrière-plan, un homme est assis, dos au public, habillé d'un curieux costume retro. S'il reste dans l'ombre, n'intervenant qu'à la fin de la pièce, on devine vite qu'il s'agit d'Ali, le grand-père que Naïma n'a pas assez connu, paysan enrichi, propriétaire d'une oliveraie florissante, celui qui a fui la terre de Kabylie natale et précipité l'arrivée familiale en France, changeant le cours de son histoire et celle des siens. Depuis quelque temps, Naïma a l'alcool triste. A chaque gueule de bois, tout devient impossible. *« Je ne vais pas y arriver »* répète-t-elle face à chacune des actions ordinaires qui lui semblent ces jours de lendemain de cuite insurmontables. Ainsi, se lever, se brosser les cheveux, et même respirer ne paraissent plus aller de soi. Heureusement, l'envie de vivre revient à chaque fois dès le jour suivant. *« C'est probablement parce que les lendemains existent que je bois encore. Il y a les lendemains de cuite – l'abîme. Et les lendemains de lendemain – la joie**[1]** »* confie-t-elle à l'adresse du public. Ces jours de détresse révèlent une certaine fragilité qui, habituellement latente, s'exprime pleinement dans ces moments particuliers où la fatigue et le dérèglement interne du corps provoqués par l'alcool viennent exacerber les émotions. Une fragilité qu'incarne magnifiquement Sabrina Kouroughli de sa voix tremblante formulant l'incertitude et les hésitations d'une jeune femme en perpétuelle construction. Avec la complicité de Yema, Naïma tente de trouver des réponses à ses questions, fruits d'une histoire familiale qui, si elle se devine dans l'histoire officielle, ne lui a jamais véritablement été racontée. Elle se souvient des silences de son grand-père, du refus de son père de lui apprendre l'arabe. Elle partira seule en Algérie à la recherche de ses origines, dans un voyage qui prend la forme d'une quête de réconciliation avec la mémoire perdue de sa famille. L'humour qui traverse le spectacle de bout en bout permet de ne jamais tomber dans le pathos.

« La liste de mes nouvelles peurs »

Alice Zeniter et Sabrina Kouroughli partagent, entre autres choses, un héritage commun. Toute les deux ont une grand-mère kabyle et analphabète, sachant à peine parler français, toutes deux ont un grand-père harki. Il n'est déjà pas simple d'être de culture musulmane dans une France en plein questionnements identitaires, rajouter en plus le poids des harkis, traitres ou collaborateurs aux yeux des Algériens, victimes et serviteurs de la nation à ceux de la France, s'apparente à une double peine.

Avec *« L'art de perdre »*, Alice Zeniter écrit, au-delà de la guerre d'Algérie, un roman sur l'exil dessinant une trame commune aux cheminements migratoires. Ainsi immigrés algériens mais aussi espagnols, vietnamiens ou malgaches retrouvent-ils leur histoire et celle de leur famille, dans un récit qui se veut pourtant géographiquement très éloigné. *« Parler de cette histoire, c'est parler d'un voyage qui ne finit jamais et dont il est impossible de déterminer l'arrivée**[2]**. Car l'exil entraîne dans son sillage les générations suivantes »*explique Sabrina Kouroughli. À l'été 1962, plusieurs milliers de personnes, hommes, femmes et enfants, pieds noirs, harkis et juifs d'Afrique du Nord, quittent l'Algérie. L'épisode est inédit par son ampleur. L'histoire des harkis est encore largement méconnue, faite de non-dits et de silences. *« Le drame des harkis n'a pas encore été écrit**[3]** »* notait en 2000 l'historien Charles-Robert Ageron, spécialiste de la colonisation française en Algérie. On regroupe sous ce vocable l'ensemble des supplétifs algériens engagés dans l'armée française afin d'assurer le maintien de l'ordre pendant la guerre d'Algérie. Ils ne répondent donc pas à un statut de militaire. C'est au moment de l'indépendance du pays que leur statut change, traitres ou victimes comme cité plus haut. Durant la guerre d'Algérie, la France a tenté d'engager massivement les populations civiles sur place. La promesse de tous les accueillir avec leur famille sur le territoire métropolitain est révisée après les Accords d'Évian, la France arguant du fait qu'ils sont désormais des citoyens de droit local[4], futurs Algériens du nouvel état indépendant. Ils ne seront que quarante-deux mille cinq cents à trouver refuge dans l'Hexagone : ceux qui souhaitent s'engager dans l'armée française et ceux qui sont considérés comme les plus en danger. C'est avec ce dernier statut qu'arrivent Ali, Yema et leurs ainés en France. Le couple, posté à l'avant-scène, entame alors le récit d'une traversée migratoire qui a pour point de départ la Kabylie, terre natale, et qui se poursuit sur le bateau sur le pont duquel ils ne quittent pas des yeux Alger qui s'éloigne inexorablement jusqu'à devenir invisible. Curieusement, c'est cette dernière image d'Alger défilant puis disparaissant au loin qui hantera Ali sa vie durant. Lui qui n'avait jamais vu la capitale auparavant en fait son image d'Épinal, son leitmotiv mémoriel. Acheminés au camp de Rivesaltes après leur arrivée à Marseille, ils seront reçus par une assistante sociale qui explique à Yema, enceinte, que ce serait sans doute mieux, par souci d'intégration, de donner au futur enfant un prénom français. Claude est le seul de leurs dix enfants à ne pas porter un nom arabe. Après le camp, Ali, persuadé d'être relogé dans le sud-est dont le climat est comparable à celui de la Kabylie, se retrouve avec femme et enfants à Flers, en Normandie, où on leur a attribué un logement HLM flambant neuf. La suite, Naïma la connait par bribes. Yema et Ali quittent la scène une fois le récit achevé. On

comprend alors qu'ils n'étaient que des fantômes qui hantent l'histoire, celle intime qui permet à Naïma de mieux se connaitre, celle plus large, qui a abandonné des milliers d'hommes et de femmes comme eux et s'est accommodé ou du moins n'a rien fait, lorsque les premiers massacres ont débuté. Comment faire entendre la tragédie de ces sacrifiés de l'Histoire ?

L'adaptation pour la scène du roman d'Alice Zeniter place la relation entre Naïma et sa grand-mère au cœur du spectacle. C'est la plus jeune qui va finalement briser le silence de la première génération, qui avait choisi de se taire. Naïma rappelle à Yema qu'elle s'est mariée à quatorze ans, qu'elle a eu son premier enfant l'année suivante, se considérant chanceuse que ce soit un garçon – Hamid, le père de Naïma – et qu'elle en aura neuf autres dans les années qui suivirent. Longtemps, Naïma a cru son père quand il lui promettait de l'amener, sa sœur et elle, dans le pays d'où il vient. Mais, inlassablement, chaque été, c'est à Dijon, chez les grands-parents maternels, que les fillettes passaient leurs vacances. Avec la décennie noire, leur père a définitivement renoncé à se rendre au pays. *« J'ai accepté que l'Algérie était trop dangereuse pour moi ! Et je me suis dit que j'irais plus tard, quand je serais prête »* confie Naïma.

L'art de perdre © DR

De son héritage familial, elle n'a reçu que de maigres fragments : *« Un grand-père harki, un départ brutal, un père élevé dans la peur de l'Algérie. J'aimerais n'avoir peur de rien. Ce n'est pas le cas. J'ai doublement peur »* avoue-t-elle : *« J'ai reçu en héritage les peurs de mon père et j'ai développé les miennes »*. Pour s'endormir, Naïma fait des listes, du moins deux : une des peurs qui lui sont propres et une autre de celles dont elle a hérité comme la peur de commettre des fautes de français, de donner son nom et son prénom surtout aux personnes âgées, ou encore la peur d'être assimilée aux terroristes. Puis elle dresse aussi la liste de ses nouvelles peurs, parmi lesquelles celle que sa grand-mère se fasse agresser parce qu'elle porte le voile, celle de rencontrer la mort à une terrasse de café, celle d'une guerre civile qui éclaterait *« entre eux et nous »*, entre les musulmans et les autres, et d'être alors incapable de déterminer son camp. Depuis les attentats, les musulmans n'ont jamais été aussi stigmatisés, sommés de se désolidariser des terroristes, comme si être de confession ou de culture musulmanes en faisait automatiquement des suspects. Le climat en France n'en finit pas de se détériorer, installant huit pour cent de la population française sur le banc des accusés, bouc-émissaires idéaux pour tous les maux qui frappent la société d'aujourd'hui.

« L'art de perdre » pose la question de la transmission à travers trois générations. À la présence scénique des grands-parents répond l'absence et le quasi-silence des parents, la deuxième génération, dont la seule manifestation est le court échange entre Naïma et son père lorsqu'elle appelle ses parents et qu'il décroche. Tout, dans la voix, dans l'attitude de la jeune femme laisse transparaitre l'anxiété. On comprend vite qu'elle n'a pas l'habitude de les appeler souvent, mais l'appréhension semble redoublée en raison de l'annonce du voyage en Algérie qu'elle a décidé d'entreprendre, voyage que lui avait si souvent promis son père lorsqu'elle était enfant. Peut-être qu'en évitant soigneusement de s'y rendre, le père souhaite préserver le pays rêvé qu'il s'est construit, plutôt que d'être projeté dans celui existant qu'il ne connait pas. Garder cette absence de l'Algérie, c'est aussi la question que se pose Naïma : *« Je perdrais l'absence de l'Algérie peut-être, une absence autour de laquelle ma famille s'est construite depuis 1962. Il faudrait remplacer un pays perdu par un pays réel. C'est un bouleversement qui me parait énorme »* avoue-t-elle à Sol, sa colocataire. Naïma réalise que son histoire est *« une histoire sans héros, une histoire qui clôt le conte de fée »*. Pour Sabrina Kouroughli, cette adaptation théâtrale du roman était essentielle afin de *« comprendre aujourd'hui comment chaque jour, des personnes sont obligées de quitter leur maison, souvent brutalement. Fuir un conflit ou la misère, échapper à des persécutions, vouloir un avenir meilleur. De Syrie en Afghanistan, d'Érythrée en Ukraine, autant de déracinés »*.

[1] Les citations sonr extraites de Alice Zeniter, *L'art de perdre (Comment faire ressurgir un paysage du silence ?),* adaptation pour la scène, vesrion finale 24 juin.
[2] Sabrina Kouroughli dans sa note d'intention
[3] Charles-Robert Ageron, Le « drame des Harkis » : mémoire ou histoire ?. *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°68, octobre-décembre 2000. pp. 3-16.

[4] Le décret du 20 mars 1962, spécifique aux Harkis, offre trois solutions permettant de laisser la très grande majorité d'entre eux en Algérie. Voir Moumen, Abderahmen. « De l'Algérie à la France. Les conditions de départ et d'accueil des rapatriés, pieds-noirs et harkis en 1962 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol. 99, no. 3, 2010, pp. 60-68.

Le Parisien

JEUDI 07 JUILLET 2022

INTERVIEW | « M'adapter moi-même ? Je n'étais pas sûre d'en être capable… »

ALICE ZENITER, GONCOURT DES LYCÉENS EN 2017 POUR « L'ART DE PERDRE »

« L'ART DE PERDRE », le roman sur le déracinement d'Alice Zeniter, Goncourt des lycéens en 2017, fait l'objet de deux adaptations théâtrales dans le Festival off d'Avignon. Elle-même à la tête d'une compagnie de théâtre, l'autrice s'est laissé convaincre par les deux projets.

« L'Art de perdre » est adapté deux fois à Avignon. Avez-vous laissé les compagnies en faire ce qu'elles voulaient ?

ALICE ZENITER. À peu près. Je leur ai juste dit que c'était important pour moi qu'il y ait la présence des deux autres langues en plus du français, l'arabe et le kabyle, même si c'était ponctuel. Mais c'est tout. J'ai fait mon livre et, si je laisse les droits, je ne vais pas contrôler le spectacle. J'ai moi-même une compagnie de théâtre. Si j'avais eu envie d'en faire un spectacle avec ma vision, je l'aurais fait. Dès lors que je la laisse à d'autres, je les laisse faire ce qu'elles veulent.

Vous n'avez pas eu l'envie de le monter ?

Non. Parce que ça aurait été un travail assez conséquent.

Pour Alice Zeniter, l'adaptation théâtrale d'un roman doit « s'éloigner du livre ».

M'adapter moi-même ? Je n'étais pas sûre d'en être capable…

Qu'est-ce qui vous a convaincue de leur accorder les droits d'adapter ?

L'envie de l'artiste de s'en emparer avec des choses à dire et en l'emmenant dans une direction propre. La compagnie Filigrane 111 y intègre l'histoire des harkis des bassins miniers du Nord où elle est implantée et ramène « l'Art de perdre » à la maison. Sabrina Kouroughli, elle, a rapidement voulu axer sur la transmission entre la grand-mère et la petite-fille, ce qui est assez peu présent dans mon livre, et l'emmène encore ailleurs en s'appuyant sur son histoire.

Qu'est-ce qu'une bonne adaptation, selon vous ?

Elle s'éloigne du livre, justement. Parce qu'il existe déjà, à trop coller, on s'expose à en faire juste une version orale. C'est un spectacle de théâtre, il faut que quelque chose tienne la scène. C'est notamment pourquoi je n'ai pas voulu lire les textes, je veux les découvrir comme spectacle, voir comment ça fonctionne sur le plateau et pas sur le papier, sinon je risque de faire des comparaisons. Une bonne adaptation s'éloigne suffisamment pour s'épanouir dans son art propre. Et elle marche pour celui qui connaît l'œuvre originale et celui qui ne la connaît pas. Pour celui-là, c'est une œuvre en soi et nul besoin de références. Pour celui qui connaît, il y a un plaisir particulier d'avoir les références, de percevoir des détournements, de se dire : ça, c'est malin !

PROPOS RECUEILLIS PAR S.M.

HOTTELLO

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE 1 JUILLET 2022

Crédit photo : Gaëtan Vassart

L'Art de perdre (Comment faire resurgir un pays du silence ?), d'après ***L'Art de perdre*** d'***Alice Zeniter*** (Flammarion), mise en scène et adaptation de ***Sabrina Kouroughli.*** Collaboration artistique de ***Gaëtan Vassart***, dramaturgie de ***Marion Stoufflet***, son ***Christophe Séchet.*** Avec ***Fatima Aibout, Sabrina Kouroughli, Issam Rachyq-Ahrad.***

L'art de perdre, selon l'auteure Alice Zeniter, consciente du parallélisme avec la situation actuelle des migrants, est un roman sur l'exil, au-delà de la Guerre d'Algérie. Un voyage sans fin et dont il est impossible de déterminer l'arrivée, l'exil entraînant dans son sillage les générations suivantes.
Sabrina Kouroughli, comédienne pétillante – adaptatrice du roman, interprète et metteuse en scène de *L'Art de perdre* -, s'est retrouvée dans ce conte en forme de saga historique – même histoire. La narratrice trentenaire, petite-fille de harki, en quête de ses origines, entreprend un voyage en Algérie sur la trace de ses ancêtres, à la recherche d'une réconciliation avec la mémoire familiale.
Soixante ans après l'Indépendance de la Guerre d'Algérie, se fait entendre la tragédie des sacrifiés de l'Histoire, ceux qui quittèrent l'Algérie à l'été 1962, dans un véritable *Art de perdre*. Eloge d'une famille ascendante dont les figures – des fantômes – ont peut-être à peine existé pour la descendante, mais n'en ont pas moins fait preuve d'une belle résistance à « être » indûment.
Se pose la question de la transmission – pays, culture, langue, histoire, silences compris -, les personnages représentant trois générations, des grand-parents aux parents et aux enfants.

Naïma reconstitue le puzzle de sa famille devant sa grand-mère Yema, et son grand-père Ali, quand ses grand-parents et leurs enfants posent le pied sur le sol de France – un récit où elle prend conscience qu'elle affronte « *une histoire sans héros, une histoire qui clôt le conte de fée* ».
Elle travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats résonnent comme un électrochoc, la renvoyant à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, à ses origines, au silence de son père, et à la honte de son grand-père harki. A travers la relation de Naïma à sa grand-mère, gardienne du temple, elle retrace le parcours des siens, entre humour et anecdotes, retrouvant une paix.

Sur la scène, sa grand-mère épluche les légumes dans la cuisine en Formica de son appartement de Flers, le grand-père se tient muré dans le silence d'une mémoire tue. Puis l'ancêtre s'éveille, revit son départ forcé de Palestro pour le camp de Rivesaltes dans le sud de la France, durant deux ans, avant de s'installer en Normandie avec les siens – difficile est l'intégration du Harki.

L'expérience amère de ces « oubliés » et « dominés » est portée par ce même grand-père, fantôme de trente-sept ans qui surgit dans le réel, et retrace pour Naïma la trajectoire des Zekkar:

« Si on arrive à se rendre jusqu'à Tefeschoun, nous pourrons passer en France. Là-bas ils ont un camp pour les harkis. 1. Sauver Hamid mon fils ainé. 2. Me sauver moi- même. 3. Te sauver toi, ma femme, et mes autres enfants, Kader et Dalila. 4. Tout le reste. Quand le bateau se met à vibrer, je fixe le paysage dans ma tête. Mais qu'est-ce que c'est, ce paysage ? C'est pas le mien. C'est pas la Kabylie. C'est la ville d'Alger, des immeubles où vivent des gens que je ne connais pas, des rues dont j'ignore les noms. Le bateau recule lentement dans les eaux du port.

Je vois l'image étrange d'une corde, attachée à l'arrière de l'énorme ferry et reliée à la côte, le bateau s'éloigne et tout le pays est entraîné lentement dans la mer : la Cathédrale et la Casbah, la Grande Poste, le Jardin des Plantes, les figuiers, les oliviers. Tout le Sahara grain par grain disparaît dans les vagues, dans la Méditerranée. »

Quitter un pays, des origines, et partir vers l'inconnu : telle est la condition des déracinés du temps qui fuient Syrie, Afghanistan, Erythrée, Ukraine, des migrants en cours, politiques et économiques, échappant au conflit, à la misère, aux persécutions et à la mort, dans le désir d'un avenir meilleur.

La grand-mère Fatima Aibout recèle en elle la dignité de celle qui a le savoir, l'expérience et la distance, quand le grand-père Issam Rachyq-Ahrad, disparu, garde intacte la volonté responsable qui le motivait.

L'ardente Sabrina Kouroughli porte le propos avec belle élégance, s'interrogeant face public, prenant le spectateur à témoin, à l'écoute des informations dispensées pour les commenter, dansant et s'oubliant un peu, avant de tout ressaisir encore, alerte et allègre, souriante et décidée.

Un spectacle lumineux de sensations mi-figue mi-raisin hissées jusqu'à la paix retrouvée avec soi.

Véronique Hotte

Avignon Off, du 10 au 29 juillet 2022 à 10h30, relâches les 12, 19 et 26 juillet au ***. 11 Avignon***, 11 boulevard Raspail. Tél : 04 84 51 20 10, ***www.11avignon.com***

LA GAZETTE DES FESTIVALS

Théâtre, Danse, Musique, Cinéma, Arts plastiques, Livres, Culture

CRITIQUES FORUM REPORTAGES FESTIVALS ARCHIVES

FESTIVAL D'AVIGNON CRITIQUES THÉÂTRE

Pays réel, pays rêvé : Alice Zeniter et les héritiers du silence

L'Art de perdre

Par Célia Sadai

11 juillet 2022 Article publié dans I/O n°114

(c) Gaétan Vassart

« C'est long, de faire ressurgir un pays du silence, surtout l'Algérie » (Alice Zeniter). À l'heure de la célébration du soixantième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, le 11 programme une adaptation du roman « L'Art de perdre » d'Alice Zeniter, mise en scène par Sabrina Kouroughli. Un regard juste sur notre histoire collective.

En mars 2021, la France reconnaît la torture et l'assassinat de l'avocat nationaliste algérien Ali Boumendjel, dont la mort en 1957 avait été maquillée en suicide. Ce geste s'inscrit dans une politique de « pacification mémorielle » : en janvier 2021, le Président Emmanuel Macron charge en effet l'historien Benjamin Stora de rédiger un rapport public portant sur la « réconciliation des mémoires » liées à la colonisation et à la guerre d'Algérie. L'initiative paraît toutefois précipitée et, partout, la même question : de quelles mémoires parle-t-on ? Des mémoires à la fois silenciées sous le poids du trauma colonial ou vaincues face au grand récit national français. Mais avec « L'Art de perdre » paru en 2017, Alice Zeniter s'est emparée d'un genre nouveau, le récit de filiation. Descendante de harki, version honteuse du fellaga dans l'imaginaire collectif, elle y évoque les silences de l'héritage qui lui a été légué. Comme d'autres artistes français issus de la diaspora algérienne – la réalisatrice Maïwenn, la romancière Faïza Guène ou le rappeur Médine –, Alice Zeniter met en scène la fabrique de l'appartenance à un pays rêvé, souvent d'ailleurs au seuil du cauchemar.

Sélection Théâtre 11, Festival Off Avignon

Samedi 16 Juillet, 2022 – Laura Plas

Coup De Cœur, Critique, Festival Off Avignon, Les Trois Coups, Provence-Alpes-Côte D'Azur, Théâtre

Les plus ou moins belles infidèles du 11 à Avignon

Pas envie d'attendre la rentrée littéraire ? Vous pouvez découvrir trois adaptations de romans pour la scène. Deux coups de cœur : « Monte Cristo » et « L'Art de perdre », et un coup dans l'eau, avec « Et leurs enfants après eux ».

L'art de perdre… et de sélectionner

Belle infidèle, l'adaptation que propose Sabrina Kouroughli convainc précisément par la distance qu'elle ose prendre avec le roman d'Alice Zeniter. En effet, elle choisit de resserrer la proposition (une heure à peine de spectacle) autour de deux femmes : la narratrice et sa grand-mère, si bien interprétée par Sabrina Kouroughli et surtout par Fatima Aibout, doucement radieuse. Cette dernière, présence souvent discrète et affairée, donne corps à ces *yema* (grand-mères) dont le sourire fin s'oppose aux avanies de l'existence. Il suffit que, quittant son un travail d'aiguille, elle se tourne vers nous pour que tout un monde apparaisse dans son sillage.

Chantiers de culture

16/07/2022 · 11:30

↓ Sauter aux Commentaires

De l'Algérie aux États-Unis…

Jusqu'au 29/07 pour l'un, au 30/07 pour l'autre, le 11*Avignon et le Théâtre des Halles présentent respectivement *L'art de perdre* et *Angela Davis*. De l'exil algérien au sortir de la guerre d'indépendance à l'éveil des consciences au cœur des pires crimes raciaux au États-Unis, deux pièces superbes, poignantes. Entre espoir et tragédie, des paroles embuées d'humanité et de dignité.

Deux femmes, un homme… Le grand-père prostré en fond de scène, la grand-mère attablée à éplucher les légumes et au premier plan, la jeunesse qui s'affiche pleine de vie et cependant comme en attente d'une parole, d'une histoire. **Le silence est roi dans *L'art de perdre*, petite-fille de harki, Naïma ignore tout de ses origines**, elle décide de partir à la quête de ses racines.

Le travail de mémoire est une épreuve de longue haleine. Progressivement, perce la vérité, les langues se délient. « Si on arrive à se rendre jusqu'à Tefeschoun, nous pourrons passer en France. Là-bas ils ont un camp pour les harkis », raconte alors Ali, l'ancêtre. Son objectif ? Sauver Yema son épouse et les enfants. L'exil, la déchirure lorsqu'il quitte son village de Kabylie, du bateau glissant loin des quais d'Alger il sait que c'est un adieu définitif à sa terre, aux oliviers, au vent du désert ! **Metteure en scène et comédienne, Sabrina Kouroughli signe aussi l'adaptation de *L'art de perdre***, le livre emblématique d'Alice Zeniter, prix Goncourt des lycéens. Un spectacle tout en finesse et délicatesse qui avance par petites touches, qui libère maux et mots avec infinie tendresse. **Une émotion à fleur de peau pour signifier la douleur de l'exil, d'hier à aujourd'hui**, quand la mémoire n'oublie rien mais que le silence masque tout.

Yonnel Liégeois

la terrasse

AVIGNON / 2022 - PROPOS RECUEILLIS / SABRINA KOUROUGHLI

Sabrina Kouroughli porte à la scène L'Art de perdre d'Alice Zeniter

Publié le 26 juin 2022 - N° 301

Sabrina Kouroughli adapte et met en scène le roman d'Alice Zeniter en réunissant Yema, la grand-mère, et Naïma la petite-fille qui reconstitue le puzzle de sa famille et interroge ses racines pour se reconstruire.

« Lorsque j'ai découvert *L'Art de perdre*, ça a été un coup de cœur. Je me retrouvais dans cette histoire : la grand-mère analphabète, Kabyle parlant à peine le français, était comme la mienne. J'avais envie d'une saga familiale et, au départ, j'ai réuni une dizaine de comédiens pour saisir l'œuvre au niveau historique. Mais j'ai vite compris que ces grands-mères figées dans le temps et murées dans le silence familial offraient la clé pour adapter ce roman au-delà de la grande Histoire, dans le rapport à la transmission. Comment les petits-enfants mettent-ils des mots pour savoir ce qui s'est passé dans leur propre famille et ce qu'ont vécu ceux qui se sont tus, souvent malgré eux, parce qu'ils voulaient s'intégrer, se fondre dans la société et oublier leur histoire, alors que ce silence a pourtant laissé des séquelles ? C'est ce trajet qui m'a interpellée. J'avais envie moi-même de comprendre ce qui s'était passé dans ma famille.

Une histoire sans fin

Nous avons finalement fait le deuil de la troupe pour nous attacher au personnage de Naïma, cette femme d'aujourd'hui, en plein *burn out* au moment des attentats, qui déclenche sa recherche du passé familial pour comprendre d'où vient sa famille. Nous abordons l'œuvre depuis la cuisine de Yema, endroit où les langues se délient. À travers le dialogue entre la grand-mère analphabète et Naïma qui arrive avec son ordinateur, se reconstitue le puzzle de l'histoire. Pendant deux ans, nous avons travaillé avec des jeunes lycéens, comédiens amateurs. Devant la caméra, ils prennent en charge les figures historiques des événements qui agitent l'Algérie de 1954 à 1962. Nous les avons aussi interviewés sur leur rapport à l'exil, leur arrivée en France. À Avignon, nous avons travaillé avec les élèves du lycée Mistral et nous intègrerons les interviews des jeunes Avignonnais au film. Ce roman n'est pas seulement l'histoire des Harkis, il permet de raconter tous les migrants d'aujourd'hui qui partent avec une valise en pensant revenir. Les blessures d'exil se transmettent de génération en génération. C'est une histoire sans fin, et je crois que le théâtre peut en témoigner. »

Propos recueillis par Catherine Robert

la terrasse

THÉÂTRE - GROS PLAN / FESTIVAL

Festival d'Avignon 2022 : nous y serons !

Publié le 23 mai 2022 - N° 300

Chaque été, la ville d'Avignon se métamorphose en ville-monde d'une exceptionnelle vitalité, en scène ouverte où se rassemblent artistes, professionnels et spectateurs, fidèles au rendez-vous. Couvrant le In et une sélection du Off, notre hors-série *Avignon en Scène(s)* se fait reflet de ce foisonnement et guide éclairant, distribué à Avignon pendant toute la durée du festival. Du 7 au 26 juillet 2022 pour le In, du 7 au 30 juillet 2022 pour le Off.

Souvenez-vous, le Festival d'Avignon, d'abord incertain, avait finalement eu lieu l'an dernier, et fut couronné de succès, malgré dans le Off le constat d'une baisse sensible de la fréquentation, notamment après le 20 juillet. Le Festival In et Off forme un kaléidoscope artistique ancré dans le monde et l'époque, reflétant certaines problématiques actuelles comme l'identité féminine, les migrations ou le rapport à la nature, avec aussi pour le In un focus sur certains pays du Proche-Orient. Dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, Kirill Serebrennikov porte à la scène *Le Moine noir* de Tchekhov en un spectacle total qui non seulement dresse le portrait d'un vingtième siècle naissant mais aussi celui de consciences humaines aux prises avec d'insolubles questions, d'individus en quête d'eux-mêmes. Dans le In, Anne Théron met en scène l'*Iphigénie* contemporaine de Tiago Rodrigues, qui succédera à Olivier Py à la tête du festival à partir de l'édition prochaine, Simon Falguières crée *Le Nid de cendres*, épopée de treize heures entre rêve et réalité, Elise Vigier crée *Anaïs Nin au miroir* d'Agnès Desarthe, qui interroge la figure de l'écrivaine, Hanane Hajj Ali crée *Jogging*, un défi aux injustices qui accablent les femmes du monde arabe, Meng Jinghui crée *Le Septième Jour*, exploration de la société chinoise contemporaine, Olivier Py revisite le temps qui passe dans *Ma Jeunesse exaltée*, Marie Vialle crée *Dans ce jardin qu'on aimait* d'après le récit poétique de Pascal Quignard, Christophe Rauck crée *Richard II* et Alessandro Serra *La Tempête*.

Bouillonnement artistique

La danse est présente comme chaque année dans la Cour d'honneur avec *Futur Proche* de Jan Martens, qui nous exhorte à changer pour faire face aux défis du futur. Danse encore avec *Lady Magma* d'Oona Doherty, *Le Sacrifice* de Dada Masilo, *All Over Nymphéas* d'Emmanuel Eggermont, ainsi que *Tumulus* de François Chaignaud et Geoffroy Jourdain.

Dans le Off l'an dernier, 818 compagnies ont proposé 1070 spectacles, et cette année le chiffre grimpera sans doute. Afin d'éclairer le choix des festivaliers, notre hors-série *Avignon en Scène(s)* présentera environ 300 projets, dont quasi l'intégralité de la programmation du In et une sélection de celle du Off. Parmi les créations ou les reprises dans le Off, d'enthousiasmants projets sont à découvrir, par des metteurs en scène au talent fortement reconnu ou pas encore repéré.
Parmi les créations attendues, citons *Andromaque* de Robin Renucci, *Hermann* de François Rancillac, *Au non du père* d'Ahmed Madani, *Unité Modèle* de Guy-Pierre Couleau, *Le Cas Lucia J. (un feu dans sa tête)* d'Eric Lacascade, *L'Art de perdre* de Sabrina Kouroughli, *Janis* de Nora Granovsky, *Fragments* de Bérangère Warluzel et Charles Berling, *Moi, Kadhafi* et *L'Installation de la peur* d'Alain Timar, *Le Jeu du Président* de Gérard Gelas et beaucoup d'autres. A retrouver dans ce numéro quelques entretiens avec des artistes présents à Avignon. A vos agendas !
Agnès Santi

A propos :Festival d'Avignon
du jeudi 7 juillet 2022 au mardi 26 juillet 2022

www.larondedenuit.fr

Contact Diffusion: Valérie Teboulle 06 84 08 05 95 | vteboulle@gmail.com
Contact Cie La Ronde de Nuit | contact@larondedenuit.fr
19 rue de Moscou, 75008 Paris | www.larondedenuit.fr